

УДК: 821.161.1+ 82(091)

UDC: 821.161.1+ 82(091)

10.00.00 Филологические науки

Philological Sciences

ПЕРВЫЙ РУССКИЙ ТРАВЕЛОГ О ЮЖНОЙ АФРИКЕ (1808)**THE FIRST RUSSIAN TRAVEL RELATION IN SOUTH AFRICA (1808)**

Майга Абубакар Абдулвахиду
Аспирант кафедры истории зарубежных литератур,
Филологический факультет
РИНЦ SPIN-код: 7203-8121
abubacar2013@gmail.com
*Санкт Петербургский государственный
университет, Россия.*

Maiga Aboubacar Abdoulwahidou
Postgraduate student in the department of History of
foreign literature in Philology's Faculty
SPIN code: 7203-8121
abubacar2013@gmail.com
St Petersburg State University, Russia

В данной статье рассматривается рассказ неожиданного пребывания лейтенанта Василия Головнина в Южной Африке в 1808 году во время его кругосветного плавания. По сути, русский моряк должен был остановиться в Саймонстауне на какое-то время, чтобы пополнить провизию и привести свой шлюп в порядок. Тем не менее, его прибытие на острове, недавно ставшем Британским, совпало с очень напряженными моментами между русскими и англичанами в Европе. Эти события заставят Головнина остаться на мысе Доброй Надежды на тринадцать месяцев. Пользуясь свободой передвижения по стране, молодой моряк описал повседневную жизнь южноафриканцев. Во время своих путешествий по Капской колонии, Головнин встречался с колонистами и колонизированными народами, и написал о том, как они совместно жили. Хотя его книга не так обильна, она стала первым русским травелогом о Южной Африке, и оказалась очень значимой для будущих поколений российских моряков, которые повторили его маршрут. От Кронштадта до Камчатки, Головнин описал удивительные события, но в статье речь пойдет исключительно о части его путевого очерка [3], касающейся его длительного «пребывания на мысе Доброй Надежды»

This article examines the story of the unexpected stay of lieutenant Vasily Golovnin in South Africa in 1808 during his famous navigation around the world. In fact, the Russian sailor had to stop in Simonstown for a short while to stock up and put his boat in shape. However, his visit on this archipelago which newly belonged to British had coincided with the moments of crisis between Russian and British empires in Europe. These events obliged Golovnin to stay in the Cape of Good Hope for thirteen months. Enjoying his freedom of movement, the young navigator will exploit this long stay to describe the daily life of South African people. During his travels across the Cape Colony, Golovnin meets with colonists and colonized, and tells about the mechanism of their cohabitation. Even if it is not so abundant, his travelogue remains the first one realized by a Russian on South Africa and will always be crucial for the future generations of Russian mariners who will follow his itinerary. From Kronstadt to Kamchatka, Golovnin described the amazing events, but there, it will exclusively focus on the part of his travelogue [3] about his long and exceptional "stay at the Cape of Good Hope"

Ключевые слова: РУССКИЕ ПУТЕВЫЕ ЗАМЕТКИ, РУССКИЕ ПУТЕШЕСТВЕННИКИ В АФРИКЕ, ГОЛОВНИН, ИССЛЕДОВАНИЕ АФРИКИ, СВОЙ И ЧУЖОЙ, ЮЖНАЯ АФРИКА, РОССИЯ

Keywords: RUSSIAN'S TRAVELOGUES, RUSSIAN TRAVELERS IN AFRICA, GOLOVNIN, DISCOVERY OF AFRICA, OTHERNESS, SOUTH AFRICA, RUSSIA

Après plusieurs tentatives infructueuses, c'est finalement en 1808 que le premier bateau russe accoste sur les berges du continent africain. A son bord, un jeune explorateur charismatique répondant au nom de Vassili Mikhaïlovitch Golovnine (1776-1831). Le lieutenant Golovnine faisait partie des plus brillants marins de sa génération. Au bout de quatre ans de stage à la marine britannique,

à trente-un ans, il se voit confier les commandes du sloup «Diana» avec pour mission d'aller inventorier «*les terres inexplorées de la partie orientale de l'Océan pacifique, et les possessions russes de la frontière orientale de l'Asie, avec celles situées sur la côte nord-ouest de l'Amérique (Alaska)*» [3, 3]. Une mission qui s'annonçait dès le départ difficile, puisque c'était la première fois qu'un officier d'un tel rang était appelé à accomplir une tâche d'une telle ampleur. D'un autre côté, les deux capitaines les plus expérimentés en ce moment, à savoir Lissianski et de Krouzenstern, venaient juste de rentrer au port (après leur navigation autour du monde en 1803-1806), alors qu'il urgeait d'organiser une nouvelle expédition pour transporter des matériels de construction «*pour le port d'Okhotsk*». Ainsi, à la tête d'un équipage de «*soixante personnes*», Golovine allait enfin pouvoir répéter les exploits de ses mentors tels que Vitus Béring (1681-1741), Alekseï Tchirikov (1703-1748) et Gavriil Sarytchev (1763-1831). Fort d'une excellente connaissance des récits de navigation de ses prédécesseurs (surtout celui de Krouzenstern [6]) et d'autres explorateurs européens comme Vancouver, La Pérouse et «*le grand Cook*» [3, 265], le jeune marin entreprend, dès son départ du port de Kronstadt, de tenir un journal de bord dans lequel il s'engage à noter tout ce qu'il vivra durant son périple.

C'est ainsi que lors d'une escale inopinée au Cap de Bonne-Espérance en avril 1808, le bateau du capitaine russe se fait intercepter par les hommes du Vice-amiral Barti qui était chef de la marine britannique au Cap. Golovine sera de ce fait contraint à rester dans la colonie du Cap pendant plus d'une année. Ainsi, dépossédé de son navire, mais libre de circuler sur le territoire, il mettra ce séjour à profit pour dépeindre le quotidien des sud-africains au travers de ses rencontres, de ses lectures et surtout de ses propres observations. Plus tard, à son retour à Saint-Pétersbourg, il livre son témoignage dans une relation de voyage qui fait le récit de sa navigation de Kronstadt à la Kamtchatka. Le récit du trajet de son retour est réservé pour un autre livre (que nous présenterons plus bas).

C'est le premier ouvrage, intitulé «*Voyage du sloop Diana de Kronstadt au Kamtchtaka, effectué en 1807, 1808 et 1809, sous le commandement du lieutenant de vaisseau Golownine*» [3] qui fait l'objet de notre article.

Du point de vue littéraire, le journal de Golovnine est rédigé sous forme de rapport de navigation. Le style employé par l'auteur ressemble bien à celui des récits de voyage du XVIII^{ème} et de la première moitié du XIX^{ème} siècle. C'est-à-dire que la narration est faite à la première personne du singulier et du pluriel en suivant graduellement les escales du navire selon lesquelles le texte est divisé en grands et petits chapitres. Les prises de note sont parfois suivies de dates, particulièrement au niveau des départs et des arrivées. Cependant, malgré tous les efforts du voyageur à se faire méticuleux dans ses descriptions et à donner par la même occasion une allure littéraire au récit, l'oeuvre demeure celle d'un marin, c'est-à-dire celle d'un fin connaisseur du monde maritime, tant son lexique est dominé par des mots propres au domaine de la navigation. N'est-ce pas une des raisons pour lesquelles l'auteur avait prevenu ses lecteurs en mentionnant : «*ayant passé la majeure partie de ma vie en mer, je n'ai eu ni l'occasion ni le temps de m'intéresser à cette science utile (qu'est l'écriture)*» [3, 134]. On comprend dès lors pourquoi lorsque la masse d'information recoltée devenait débordante pour le voyageur, comme c'est le cas des prix des marchandises, ou de la quantité de produits trouvables dans tel ou tel lieu, il préfèrait se servir de tableaux pour mieux les rendre. L'ouvrage est ponctué de plusieurs tableaux similaires.

En arrivant au Cap, Golovnine en avait déjà une image préconçue à travers des revues, des livres d'histoire et de géographie, mais à travers surtout les récits de voyage de François Levaillant (1753-1824), notamment ses «*Voyages dans l'intérieur de l'Afrique par le Cap de Bonne-Espérance*» [7] qui étaient à l'époque très populaires auprès des explorateurs russes. Néanmoins, sans vouloir imiter textuellement ses devanciers, l'étape du Cap occupe tout de même une place centrale dans le témoignage de Golovnine. Le livre étant divisé

en deux parties majeures, c'est avec son débarquement au Cap que le voyageur annonce la seconde partie de l'ouvrage. Du coup, eu égard à la durée de son séjour, ce chapitre devient non seulement le plus volumineux, mais c'est à partir de là que le jeune officier commence à endosser le costume de l'écrivain-voyageur. Il faut dire que si depuis son départ du port de Kronstadt, il se plaisait à décrire exclusivement le déroulement de la navigation en énumérant la distance séparant les localités parcourues, le climat, le temps, et les produits disponibles ici et là ; alors, durant son séjour au Cap de Bonne-Espérance, la plume du voyageur s'élargit progressivement à d'autres champs d'intérêts comme la démographie, la géographie, l'économie, la politique, l'agriculture, l'éducation, la culture, en somme tout ce qui régit les activités quotidiennes du Cap de ce début du XIX^{ème} siècle.

Il importe de rappeler aussi que le voyage de Golovnine s'était déroulé dans un contexte de grande instabilité en Europe. Déjà, de passage dans les eaux danoises et norvégiennes, le navigateur russe avait assisté à une scène de bombardement entre les vaisseaux britanniques et danois. Pendant ce temps, de l'autre côté de l'Europe, les guerres napoléoniennes battaient leur plein sur fond de rivalité franco-anglaise. Entre les victoires et les nouvelles batailles, les alliances se scellaient chaque jour de part et d'autre. C'est dans cette situation d'incertitude générale que Golovnine préconise de faire escale au port de Portsmouth (Angleterre) pour se rendre à Londres à la recherche d'*«une autorisation du gouvernement britannique nous permettant d'entrer librement dans les ports appartenant à la Grande Bretagne, et évitant d'avoir des problèmes avec leurs forces navales en cas de guerre entre les deux puissances (empires russes et britannique) [...], quelques jours plus tard, je l'ai reçue»* [3, 46].

Le permis de stationnement dans la valise, le marin russe retourne à Portsmouth pour prendre le «Diana» et se diriger vers le Brésil en suivant *«l'itinéraire des célèbres et expérimentés marins étrangers, ainsi que les*

consignes du capitaine Krouzenstern» [3, 55]. Désormais, il savait que la moindre erreur allait être fatale pour tout son équipage: «en abandonnant l'Angleterre, nous laissons l'Europe derrière nous, et avec elle l'ensemble du monde civilisé. Dans les terres que nous comptons parcourir jusqu'à Kamtchatka, et sur le chemin du retour en Europe, il n'y a aucune représentation compétente ou de confiance de notre gouvernement ; aucun de nos consuls, ni de commerçants ; et par conséquent nous allons devoir compter sur les services des citoyens d'autres pays et sur nos propres ressources et stocks» [3, 56].

Au Brésil, Golovnine s'arrête particulièrement sur l'île de Santa Catarina où il passe quelques jours à approvisionner son grenier, avant de prendre la direction du Cap Horn au Chili. D'ici, il voulait directement rallier les îles Marquises, et de là-bas regagner directement la péninsule de Kamtchatka sans faire d'escales de plus. Mais en raison des mauvaises conditions climatiques, il se ravise et décide finalement de «descendre au Cap de Bonne-Espérance pour entrer dans l'océan pacifique autour de la Nouvelle-Hollande (aujourd'hui, l'Australie Occidentale)» [3, 107]. Malheureusement, à la grande stupéfaction de l'officier de la marine impériale russe, le 21 avril 1808, aux abords du Cap de Bonne-Espérance, son «Diana» est arraisonné par le capitaine Robert Korbet de la flotte britannique. Le bateau russe est aussitôt escorté par plusieurs frégates anglaises jusqu'au port de Simonstown. Deux ans plus tôt (en 1806), la colonie du Cap repassait pour la seconde fois sous le drapeau britannique. Dès lors, la marine impériale avait redoublé d'activités dans les eaux sud-africaines afin d'asseoir définitivement l'autorité de Londres sur la première colonie européenne en Afrique, et contrôler le trafic vers les Indes. Ce faisant, Golovnine qui pensait avoir toutes les pièces nécessaires pour entrer dans les ports des territoires britanniques d'outre-mer, peinait à digérer cette interception musclée de son sloup. Il part alors voir le chef de l'escadre britannique basé au Cap en la personne du Vice-Amiral Barti. Ce dernier lui explique qu'en raison de la guerre

commencée entre la Russie et la Grande Bretagne en Europe, il est dans l'obligation de retenir le navire russe en attendant de recevoir de nouvelles directives des autorités de Londres. Naviguant depuis des mois sans recevoir de courrier, Golovnine venait ainsi d'apprendre la nouvelle: *«si, en s'approchant du Cap de Bonne-Espérance, un navire neutre nous avait informés de la guerre avec les anglais, alors, je n'allais sous aucun prétexte oser me rendre à ce port, surtout que nos ressources nous permettaient d'atteindre la Baie de l'Aventure sans aucun risque majeur»* [3, 115].

Néanmoins, Golovnine pensait pouvoir faire entendre raison au Vice-Amiral Barti. Mais malgré ses nombreuses sollicitations, ce dernier se montre inflexible et le fait patienter à chaque entrevue. Finalement, ce qu'il croyait prendre quelques jours, s'étalera sur treize longs mois ponctués de négociations et d'intimidations. En revanche, étant libre de ses mouvements, le marin russe ne tarde pas à s'habituer à son statut de touriste par accident, jusqu'à se trouver du temps pour décrire le quotidien des populations de cet archipel cosmopolite de l'Afrique australe. Mais avant, il tient à faire quelques mises au point: *«même si je me suis retrouvé pendant 13 mois au Cap de Bonne-Espérance [...], les lecteurs de mon journal ne devront pas attendre de moi une description détaillée de cette région. [...] si je devais écrire sur tous les objets intéressants de cette Colonie qui vont au-delà de ma connaissance, cela m'aurait emmené à répéter les mêmes choses que beaucoup de gens avaient écrites avant moi dans différentes langues et dans plusieurs livres»* [3, 134-135].

A partir de là, on s'aperçoit clairement que le récit semble être complété (sinon réécrit) après le séjour. En tout cas, le rappel des *«13 mois au Cap»* au milieu même de la narration de la navigation prouve que l'auteur se trouvait déjà très loin de l'Afrique du Sud au moment de la rédaction de ces lignes. En revanche, ce procédé est loin d'être une exception en matière de récits de voyage, d'autant plus que beaucoup de voyageurs effectuaient des retouches à leurs notes de voyage en vue de leur édition en livre.

Pendant son séjour au Cap, ce qui frappe en premier le regard du voyageur, c'est la nature cosmopolite de la colonie du Cap. Tout de suite, Golovnine dénombre «61947» habitants répartis entre «21746 chrétiens (blancs), 25754 esclaves-noirs, 14447 indigènes, Hottentots etc.» [3, 137]. Toujours selon ses données, le territoire était administrativement subdivisé en cinq districts avec comme capitale - Cap-Town qu'on connaît aujourd'hui comme le Cap. A l'époque, à ses dires, la cité était composée de «1200 demeures et un peu plus de 18 000 habitants» [3, 146]. Golovnine considère comme lieux notables du Cap «le jardin convivial, les hôpitaux, la bibliothèque, l'Eglise réformée, l'Eglise luthérienne, les étangs, l'hôtel de ville, le théâtre et le jardin zoologique» [3, 147]. La vie bouillonnante du Cap, et la cohabitation soigneusement règlementée de cette multitude de nationalités et de races n'ont pas échappé non plus à l'attention du marin russe. Mais ce qu'il a le plus apprécié, est le théâtre de la capitale dont il dit être «le seul sur le continent africain»: «le théâtre a été bâti dans la région dite des Hottentots, nommée ainsi parce les Hottentots vendent ici des produits comestibles, les fruits et ainsi de suite. La taille et l'emplacement du théâtre, au vu du public local, correspondent tout à fait à son objectif. À mon avis, c'est la chose la plus intéressante de la Colonie [...]» [3, 149].

Aussi, on découvre avec Golovnine que les anglais n'avaient pas importé seulement leur forme de gouvernance, leurs lois, leur langue et leur monnaie en rajout aux piastres espagnoles et au rixdale utilisés dans la colonie Cap ; avec eux, ont traversé aussi l'océan atlantique leur culture, leur mode de vie et surtout leur style vestimentaire auquel les sud-africains ont immédiatement adhéré. Même les descendants des premiers colons de l'archipel résistaient difficilement à la tendance : «je ne sais pas comment les habitants d'ici s'habillaient avant la conquête de la Colonie par les britanniques ; mais actuellement, hommes et femmes, jeunes et vieux, à l'exception de quelques-uns qui s'en tiennent encore

aux vieilles modes, portent tous et toutes des vêtements anglais ; d'habitude les hommes sont en noir et les femmes en blanc» [3, 175].

Mais c'est surtout au niveau de l'architecture du Cap que le marin trouve une image typiquement européenne: *«Les constructions du Cap sont en briques ; la hauteur des résidences varie entre deux et trois étages, elles sont propres et idéalement alignées, et toutes, sans exception, sont peintes en blanc ou en jaune, vert, [...] les toits sont plats avec des parapets, lesquels ont dans leurs angles et le long de leurs côtés des figures de vases, des statues, des accessoires etc. Les Hollandais aiment décorer l'extérieur de leurs maisons ; [...]. L'agencement interne des maisons est très harmonieux et convient au climat local. [...] Sous le plancher, ils font généralement d'énormes caves et des magasins. Les Hollandais entretiennent bien leurs maisons, de l'extérieur comme de l'intérieur» [3, 144-145].*

Pour ce qui est de Simonstown installé au bord du légendaire False Bay, il mentionne: *«Simonstown ne mérite pas d'être appelé ville, mais seulement une localité abritant des bâtiments publics : un petit arsenal de la marine, des casernes, un hôpital, et sans une seule église ; avec pas plus de 25 logements agencés sur une ligne le long des rives d'une petite baie nommée False-Bay [...] en tout, moins de 100 personnes y habitent ; [...]» [3, 150].*

En l'absence d'église, Golovnine rapporte que les enterrements se faisaient parfois sans prière funéraire. Ce qui devait être surprenant pour le fervent croyant qu'il était: *«à notre présence, une dame d'une bonne famille avait perdu son fils, [...] et bien que le prêtre ne soit pas loin d'ici, sa présence a été jugée non nécessaire, et on a enterré le cadavre sans les cérémonies religieuses» [3, 176].*

L'explorateur russe attache une importance particulière à la situation de la gente féminine, surtout celle d'origine européenne dont il dit jouir de suffisamment de libertés, peut-être même plus que certaines de leurs soeurs restées en Europe. A ses dires, elles sont *«courtoises, sincères et*

serviables» [3, 168] et participent activement aux activités quotidiennes de la colonie. «*Beaucoup font du commerce à domicile, y compris les jeunes filles*» [3, 168]. Et «*comme les hommes, les femmes se déplacent généralement à cheval*» [3, 175]. Les néerlandaises étaient naturellement les plus nombreuses. Le voyageur russe n'a pas tari d'éloges sur leur beauté et leur ouverture envers les étrangers. Il y a lieu de se demander s'il n'avait pas vécu une aventure amoureuse avec une d'entre elles pendant son long séjour: «*parmi les hommes, on trouve beaucoup de gens importants et beaux, mais les femmes sont plus magnifiques ; nombre d'entre elles, en toute honnêteté, peuvent être appelées beautés. [...] Tout le monde peut leur faire la cour : comme tout le monde est étranger ici, les nouveaux venants sont aussi bien accueillis ; dans l'ensemble, elles (les femmes néerlandaises) semblent bien disposées envers tous, excepté les anglais qu'elles détestent profondément*» [3, 178].

En revanche, c'est l'honnêteté des hommes sud-africains, surtout ceux d'origine hollandaise, qui a marqué l'officier de la marine impériale russe. Ecrivait-il alors à ce propos: «*les néerlandais d'ici donnent des promesses avec beaucoup de précautions, mais une fois données, ils les accomplissent avec précision, et en ce sens ils ne trompent jamais*» [3, 176].

1) Une société de fermiers, de marchands et d'esclavagistes à la vie monotone.

Il faut dire que si le Cap subjuguait facilement de loin ses visiteurs par sa vue splendide, il s'avère qu'une fois sur place, l'on pouvait s'ennuyer rapidement de son quotidien invariable, d'après le voyageur russe: «*la vie des colons du Cap est en général monotone et extrêmement ennuyeuse ; [...] pour eux tous les jours de l'année sont identiques, sauf le nouvel an ; le seul jour qu'ils célèbrent ; les proches entre eux se font parfois des cadeaux réciproques et passent la soirée ensemble*» [3, 175].

Golovnine n'a pas aimé les conditions dans lesquelles la population noire était maintenue au Cap. Il a été beaucoup surpris de voir certains fermiers approchés défendre la cause esclavagiste. C'est une des rares occasions où l'on le voit saluer l'arrivée des britanniques, puisque ces derniers, à défaut d'éradiquer la pratique, ont contraint les fermiers à mieux traiter leurs esclaves: *«à mon avis, leur principal vice est la cruauté avec laquelle beaucoup d'entre eux traitent leurs esclaves, [...] il paraît que, depuis que les anglais ont limité la cruauté des maîtres envers leurs esclaves en interdisant le commerce des noirs, on a commencé à mieux traiter les esclaves et à prendre soin de leur santé. C'est l'avarice, et non l'humanité, sans aucun doute, qui les a poussés à prendre de telles mesures : leur incapacité à remplacer la main-d'œuvre moins coûteuse des cadavres noirs, a emmené les maîtres à mieux entretenir leurs esclaves»* [3, 176-177].

Les conditions de vie des noirs sud-africains avaient-elles pu amener l'aristocrate russe à prendre conscience du problème de la classe paysanne de son propre pays ? En tout cas, même s'il ne fait aucune comparaison entre les deux situations dans son récit, il est quand même intéressant de voir qu'à son retour à Saint-Pétersbourg, Golovnine sera parmi les premiers aristocrates propriétaires russes à affranchir leurs serfs et à leur octroyer des compensations. A part l'esclavage, le voyageur critique également le manque d'intérêt des capetowniens pour la lecture. En visitant *«la Bibliothèque publique, convenablement construite à côté de l'Eglise réformée»*, il constate avec stupéfaction que: *«[...] la collection de livres est très faible et se compose majoritairement d'œuvres écrites en néerlandais, français, allemand et d'autres langues latines. [...] De façon générale, elle ne mérite aucune attention ; [...] je me suis mis à compter par curiosité le nombre de livres lus, et j'ai déduit que, de 1789 à 1808, c'est-à-dire en 19 ans, les habitants du Cap n'ont lu que 87 livres»* [3, 148].

Pour expliquer ce comportement, le voyageur nous fait plonger dans l'histoire de la fondation du Cap. Selon lui, la colonie est formée d'une société de marchands qui ne se transmettent de génération en génération que deux passions, à savoir la culture du commerce et le désir de faire fortune :: *«ils vivent par la seule pensée d'accumuler de l'argent, [...] ; dans le monde, il n'existe peut-être aucun lieu de négoce similaire où le penchant des habitants pour la spéculation et aux chiffres d'affaires aurait été si manifeste. [...] Depuis leur prime jeunesse, les néerlandais d'ici sont préoccupés par le commerce et autres moyens d'enrichissement rapide, il leur manque beaucoup en matière d'éducation, raison pour laquelle leurs conversations sont toujours ennuyeuses et sans intérêts»* [3, 172-173].

Le futur membre-correspondant de l'Académie des Sciences de Russie à Saint-Pétersbourg dénonce également l'hégémonie de la Compagnie Néerlandaise des Indes Orientales dans le domaine du commerce au Cap de Bonne-Espérance. Hormis cela, Golovnine s'est intéressé aussi au système judiciaire du pays, qu'il trouve trop dépendant du gouverneur de la colonie: *«en général, toutes les lois oppressives à l'humanité ont été annulées. Cependant, tant dans les affaires pénales que contentieuses, les colons se font jugés par des magistrats choisis dans leurs rangs, et en fonction de la législation ancienne ; mais aucun jugement et aucune décision de la Cour ne peut pas avoir une portée majeure sans l'approbation du gouverneur. [...] Désigné par le roi d'Angleterre, [...] il a le droit de certifier, d'ordonner et de faire appliquer les peines de mort dans les tribunaux pénaux et militaires»* [3, 140-141].

2) Une nature providentielle

L'Afrique du Sud de Golovnine est également un pays doté d'une nature florissante et d'une faune riche en espèces rares. Naturellement, il y a de nombreux éléments de cette végétation tropicale que le voyageur découvre pour la première fois. Mais au Cap, ce qui le surprend en premier est l'abondance de

viande sur le marché. *«Il y a tellement de viande dans la colonie que les bouchers se contentent de retirer seulement les langues des têtes de vache, et jettent pratiquement le reste du crâne avec ses cornes»* [3, 154], écrivait-il. Le plus important pour le marin qu'il était, c'est que cette viande pouvait être conservée pendant longtemps en mer sans problème: *«en décembre 1808, nous nous sommes approvisionnés en jambons et saucisses de mouton, mais les circonstances ont fait que nous sommes restés au Cap de Bonne-Espérance jusqu'au milieu du mois de mai, c'est-à-dire à la saison de forte chaleur, [...] et quand nous sommes allés en mer, ils étaient toujours en bon état»* [3, 154].

Hormis la chasse et l'élevage traditionnel de moutons et de vaches, Golovnine nous apprend que l'aviculture à domicile était aussi très développée par les habitants du Cap. Toutefois, malgré une production importante d'*«oies, de canards, de poulets et de dindes»*, *«ils se vendaient très cher»*. De même, un accent particulier est mis sur les animaux de la mer. En plus d'un nombre incalculable d'espèces de poissons énuméré dans le récit dont les *«Roman-Fish, Hottentot-Fish, Klip-Fish, Sole, Stein-Brass, skate»* ; le jeune navigateur s'intéresse à la vie des pingouins et des phoques. Il s'avère même que la viande de phoque faisait partie des mets favoris des son équipage: *«beaucoup de nos matelots l'adoraient»* [3, 158], tandis que lui-même préférait manger plutôt les *«reins et le foie»* de l'animal aquatique. Au niveau de la baie de Simonstown, le voyageur avait pris l'habitude d'assister au spectacle des requins. Et il trouve étonnant que les sud-africains ne soient pas effrayés de se baigner à proximité d'eux: *«je n'ai jamais entendu des résidents qu'une personne a été victime des requins, alors ici l'on n'a vraiment pas peur d'eux»* [3, 157].

Par contre, l'explorateur n'a pas gardé de bonnes impressions de la ménagerie du Cap avec ses *«lions, tigres, autruches [...]»* [3, 150]. Il l'a trouvée pauvre et sans intérêts, même s'il estime après qu'elle pourrait devenir *«la première au monde»* si le gouverneur du Cap Lord Caledon parvenait à «y

réunir tous les animaux vivant dans la colonie» comme il s'était engagé à le faire.

En ce qui concerne le secteur de l'agro-industrie, Golovnine *«pense qu'il n'y a aucun endroit au monde qui produit autant de divers fruits au goût si agréable et si bénéfique pour la santé, en plus avec une telle abondance, comme la colonie du Cap de Bonne-Espérance»* [3, 150], avant d'ajouter: *«les raisins, les oranges, les soi-disant mandarins-chinois, les figues, les pêches, les abricots, les grenades, les prunes, les cerises, les fraises, les pastèques, les melons, les pommes, les poires, les amandes, les noix grecques et les châtaignes poussent et prospèrent en plein air en grande quantité, et sont vendus à moindre coût, [...]. Les ananas ne poussent pas en plein air, mais ils foisonnent dans les serres»* [3, 160].

Cette autosuffisance alimentaire se manifeste encore dans la production de légumes. Et la première explication donnée à cette prouesse par le voyageur est le climat : *«le climat local est capable de produire en quantité énorme toutes sortes de cultures réalisables en Europe»* [3, 158-159].

3) Un récit destiné aux marins « russes »?

Dans le récit, il y a beaucoup d'indices qui laissent penser que le voyageur s'adressait directement à une frange bien ciblée de lecteurs - ses confrères marins. Il va sans dire qu'en prenant la plume, Golovnine projetait que son récit serve ultérieurement de guide touristique aux futurs explorateurs russes qui seront appelés à répéter son itinéraire. Voulait-il prévenir ses collègues de ce qui les attend au Cap? Il ne faut pas oublier que c'était la première fois qu'un navigateur russe effectuait un si long séjour sur la péninsule africaine. Désormais en Russie, personne mieux que lui ne pouvait raconter autant de choses sur les ports du sud de l'Afrique, dont le rôle s'affermissait progressivement dans la navigation mondiale. Golovnine ne pouvait pas négliger ce fait non plus. Ensuite, dans sa description, on remarque que son attention était beaucoup plus

centrée sur la situation des ports d'escales, des fabriques, des prix des denrées, des règles de conduite, des codes et des astuces de commerce (des choses prisées par un marin) ; que sur les sociétés. Au Cap par exemple, il dit peu sur les relations entre sud-africains noirs et blancs. Sur ce point, il paraît s'être interdit d'aborder les questions d'ordre socio-politique dans son récit. S'il le fait parfois, c'est surtout lorsqu'il s'agit des changements opérés au Cap par les anglais, et leurs rapports avec les boers. Cela serait-il imputable aux tensions qui règnaient entre les deux communautés européennes durant son séjour ?

Par contre, l'«*insuffisance d'argent pour [...]*» [3, 134] aller à la rencontre des peuples autochtones de l'Afrique du Sud, n'a pas empêché le jeune officier de condamner l'esclavage dont ceux-ci étaient victimes au Cap, même si le fléau n'est que brièvement évoqué.

Par ailleurs, la détention de Golovnine au Cap prend fin le 19 mai 1809. «*Après de longues préparations minutieuses*» [5, 141], le jeune navigateur s'évade de Simonstown à bord du voilier «*Diana*» pour atteindre Petropavlovsk en septembre 1809. D'autres sources estiment que le Vice-amiral Barti avait sciemment baissé la garde ce jour-là pour favoriser son évasion, car la situation du capitaine russe et son équipe devenait de plus en plus embarrassante pour lui. Plus tard, au cours de cette même expédition, précisément durant l'été de 1811, il sera de nouveau fait prisonnier, cette fois-ci par les japonais au cours d'une expédition de prospection autour des îles Kouriles. Le récit de ce «*séjour malencontreux chez les Japonais en 1811, 1812 et 1813*» [2] sortira en 1816, et rencontrera un immense succès en Europe où il sera traduit dans maintes langues.

4) Conclusion

Le hasard a fait que le premier récit de voyage russe sur l'Afrique du Sud soit écrit par un navigateur qui, au départ, n'envisageait même pas de s'arrêter sur le continent africain. Ensuite, à l'arrivée, il n'a même pas le temps de

savourer sa rencontre avec l'Afrique qu'il fut submergé de problèmes qu'il s'efforcera de résoudre en vain, au point de ne trouver aucune issue que l'évasion.

Sans doute, dès le point de départ, le navigateur entreprend d'immortaliser son voyage, mais les prises de notes sont rarement datées. Par conséquent, le récit du Cap se présente comme le résultat d'impressions de voyage, et non d'un journal écrit au quotidien. Et le « moi » du voyageur sert juste à prouver sa présence au moment des faits relatés. Le lecteur ne peut pas suivre le navigateur dans ses déplacements à l'intérieur de la colonie. Il doit se contenter de quelques apparitions sporadiques dans les lignes des sous-chapitres de la seconde partie du récit dédiée à son séjour au Cap. Il faut dire qu'on est loin encore de l'époque où le voyage est entrepris pour servir d'autobiographie comme on peut le constater chez Michel Leiris et André Gide par exemple. Le voyageur narre surtout ce qu'il voit et ce qu'il ressent à la vue de telle ou telle chose. Il ne décrit la manière dont lui, un marin russe, est perçu par les sud-africains, que lorsqu'il parle de ses rapports avec les militaires britanniques mobilisés au Cap. Aux yeux du reste des sud-africains, il se fond dans la masse des européens de la colonie pour devenir un simple contemplateur.

Enfin, bien que le récit soit destiné aux futurs marins russes, il apporte beaucoup d'informations sur la société du Cap de ce début du XIX^{ème} siècle. Pour ce qui est de la description des ethnies de l'Afrique du Sud qui fait défaut au texte de Golovnine, elle sera plus explicitement faite quelques années plus tard par Ivan Gontcharov (1812-1891) [4] et Alekseï Vichestlavitsev (1831-1888) [1] lors de leurs passages successifs au Cap de Bonne-Espérance.

Литература

1. Вышеславцев А. В. Очерки пером и карандашом из кругосветного плавания. – СПб.: 1862 и 1867.
2. Головнин В. М. Записки флота капитана Головина о приключениях его в плену у японцев. — М.: Захаров, 2004. — 464 с. — (Серия «Биографии и мемуары»).

3. Головнин В. М. Путешествие шлюпа "Диана" из Кронштадта в Камчатку, совершенное под начальством флота лейтенанта Головнина, в 1807, 1808 и 1809 гг. Том I. – СПб.: 1864.
4. Гончаров И. А. Фрегат «Паллада». Очерки путешествия в двух томах. / Комм. К. И. Тюнькина. – М.: Правда, 1985. – 688 с.
5. Кобищанов Ю. М., Куббель Л. Е. Африка глазами наших соотечественников. – М.: «Наука», 1974. – 319 с. («Путешествия по странам Востока»).
6. Крузенштерн И. Ф. Путешествие вокруг света в 1803, 1804, 1805 и 1806 годах на кораблях «Надежда» и «Нева». – М.: Дрофа, 2008. – 589 с.
7. Le Vaillant F. Voyage de M. Le Vaillant dans l'Intérieur de l'Afrique par Le Cap de Bonne Espérance, dans Les années 1783, 84 & 85. – Paris: Leroy, 1790, 2 volumes. (См. можно на: <http://gallica.bnf.fr>).

References

1. Vysheslavcev A. V. Oчерki perom i karandachom iz krugasvetnogo plavanija. – SPb: 1862 i 1867.
2. Golovnin V. M. Zapiski flota kapitana Golovnina o prikljuchenijah jego v plenu u japoncev. – М.: Zaharov, 2004. –464 с.
3. Golovnin V. M. Puteshestvie shljupa "Diana" iz Kronshtadta v Kamchatku, sovershennoe pod nachal'stvom flota lejtenanta Golovnina, v 1807, 1808 I 1809 gg. Tom 1. – SPb. 1854.
4. Goncharov I. A. Fregat «Pallada». Oчерki puteshestvija v dvuh tomah. /Komm. K. I. Tjun'kina. – М.: Pravda, 1985. – 688 с.
5. Kobishanov J. M., Kubbel L. E. Afrika glazami nashih sootechestvennikov. – М.: « Nauka», 1974. – 319 с. («Puteshestvija po stranam Vostoka»).
6. Kruzenshtern I. F. Puteshestvie vokrug sveta v 1803, 1804, 1805 i 1806 godah na korabljah «Nadezda» i «Neva». – М.: Drofa, 2008. – 589 с.
7. Le Vaillant F. Voyage de M. Le Vaillant dans l'Intérieur de l'Afrique par Le Cap de Bonne Espérance, dans Les années 1783, 84 & 85. – Paris: Leroy, 1790, 2 volumes. (Sm. mozno na: <http://gallica.bnf.fr>).